



**HAL**  
open science

## De la bêtise et du vote

Anatole Lucet, Gustav Landauer

► **To cite this version:**

Anatole Lucet, Gustav Landauer. De la bêtise et du vote : Présentation, traduction et notes d'Anatole Lucet. Réfractations, 2012, 29, pp.146-154. halshs-00962365

**HAL Id: halshs-00962365**

**<https://shs.hal.science/halshs-00962365>**

Submitted on 26 Feb 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

## Gustav Landauer

### De la bêtise et du vote

Présentation, traduction et notes d'Anatole Lucet

Trois jours seulement après la victoire des sociaux-démocrates le 12 janvier 1912 aux élections du Reichstag, le parlement de l'empire allemand, l'article *Von der Dummheit und von der Wahl* paraît dans le journal *Der Sozialist*<sup>1</sup>. Avec 197 sièges pour les progressistes contre 163 pour les conservateurs et un total de 34,8 % des suffrages attribués au *Sozialdemokratische Partei Deutschlands* (SPD), le « triomphe » que remporte le mouvement socialiste au terme de cette « bataille des urnes » conforte la majorité de l'élite dirigeante du SPD dans l'idée que la révolution et le pouvoir sont au bout du bulletin de vote.

Mais sous les acclamations jubilatoires, Gustav Landauer fait montre d'un scepticisme marqué vis-à-vis de cette « pantalonnade » et de ces résultats, éclairant sous un tout autre jour cet événement apparemment majeur de la vie politique sous l'empire de Guillaume II. Quelques semaines avant sa mort, l'auteur de ce pamphlet déclarait, à l'occasion d'un conseil de la révolution bavaroise : « De toute l'histoire naturelle, je ne connais pas de créature plus répugnante que le Parti social-démocrate. »<sup>2</sup> Partisan, théoricien et praticien d'un socialisme qui ne serait qu'un autre nom pour l'anarchisme, ou plus précisément son versant positif, Landauer reste dubitatif face à ce que d'aucuns ne manquent pas [148] d'analyser comme un « succès socialiste ». Son aversion à l'encontre du principal parti politique du moment tient pour part au contenu du projet de société social-démocrate, en profonde rupture avec le sien, mais elle est aussi le fruit d'une hostilité d'autant plus prononcée à l'encontre du système représentatif.

Le « suffrage universel », qui est de mise aux élections du *Reichstag* depuis 1871, est ouvert à tout homme âgé de plus de 25 ans. Cette pseudo-universalité, qui n'englobe qu'une part réduite du peuple (ce *Volk* que Landauer cherche à faire resurgir des limbes d'une société sans esprit), n'est qu'un mot vide pour décrire le système électoral. En plus de la mise à l'écart de la moitié féminine de la population, ce schéma empêche la jeunesse, une frange active – et potentiellement progressiste – des citoyens d'accéder au moyen d'expression politique le plus légitimé. Le découpage des circonscriptions favorise en outre la représentation des régions les plus conservatrices. En ce qui le concerne, Gustav Landauer n'avait pas attendu cette majorité électorale pour faire entendre sa voix, à l'écart des bureaux de vote : dès ses 23 ans, il est condamné à un premier emprisonnement d'un an pour la publication d'écrits séditions.

La « société des sociétés »<sup>3</sup> à laquelle aspire Landauer est le fruit du repli des hommes sur eux-mêmes pour y retrouver le fonds commun qui les unit aux autres. Cette « communauté

---

<sup>1</sup> *Der Sozialist* le 15 janvier 1912, reproduit dans les *Ausgewählte Schriften* de Gustav Landauer, édités par Siegbert Wolf. Lich/Hessen, Verlag Edition AV, 2010, band 3.2, « Antipolitik », pp. 191-195.

<sup>2</sup> Cité dans Ulrich Linse, *Gustav Landauer und die Revolutionszeit, 1918-1919*, Berlin, Karin Kramer, 1974, p. 180.

<sup>3</sup> Gustav Landauer, *Aufruf zum Sozialismus*, Frankfurt am Main, Europäische Verlagsanstalt, 1967, p. 103.

Gustav Landauer, « De la bêtise et du vote », *Réfractations* n°29, automne 2012, p. 146-154.  
(Présentation, traduction et notes d'Anatole Lucet) ISBN : 978-2-918697-05-3

par la séparation »<sup>4</sup> ne pouvait se satisfaire d'une logique majoritaire qui n'est que l'abdication quinquennale des potentialités de chacun au profit d'un tout sans intelligence.

Cent ans après sa rédaction, « De la bêtise et du vote » nous livre moins un compte-rendu de l'élection parlementaire qui a motivé sa publication – la dernière avant la révolution allemande et la fin de l'empire – qu'un aperçu complet de la critique landauerienne de l'institution du vote et de la société qui l'entoure.

Anatole Lucet [149]

---

<sup>4</sup> Cf. le titre de Gustav Landauer, « Durch Absonderung zur Gemeinschaft », discours prononcé en 1900 devant les membres de « La nouvelle communauté », traduit par Charles Daget dans le recueil de textes de Landauer, *La Communauté par le retrait et autres essais*, Paris, Éditions du Sandre, 2008, pp. 33-54, et par Jean-Pierre Lafitte et François Bochet sous le titre « Vers la communauté par la séparation », dans la revue *(Dis)continuité*, n° 27, 2007, pp. 108-118.

## De la bêtise et du vote

De la neige recouvre les champs et les bois. Le sol est dur comme pierre. Les pinsons, linottes et alouettes viennent dans les villages et les villes pour y chercher auprès des hommes la pitance que la nature leur refuse. Beaucoup meurent de faim et de froid ; quelques uns, qui auraient succombé sans cela, restent en vie, parce qu'à dessein ou par hasard, les hommes leur mettent le couvert.

C'est inimaginable, ce serait une absurde fantaisie que de se représenter une alouette qui prêcherait aux autres oiseaux qu'il en a toujours été ainsi, mais que cela ne doit pas rester ainsi, que si tous les oiseaux agissaient de concert, ils pourraient rassembler des provisions pendant l'automne, ils pourraient aussi évacuer la neige à l'aide de leur plumage, etc. L'intelligence, la mémoire et la faculté d'abstraction de ces animaux ne sont pas conformés de façon à ce que l'on s'attende jamais à une telle chose.

En revanche, en ce qui concerne les humains, toute leur vie repose sur le commerce, l'échange d'opinions, la mémoire des générations et l'expérience, la réflexion et la précaution.

Mais quelle sorte d'usage font les êtres humains de leurs qualités, de leurs dons et de leurs potentialités spécifiques ?

Ils les utilisent sans aucun doute pour partie à bon escient : ils s'habillent chaudement, se sont construits des maisons et font [150] chauffer le poêle contre la froidure, ils prennent soin de leur alimentation et de celle de leurs proches, ils se communiquent les uns aux autres les périls qui menacent, ils se transmettent d'utiles connaissances d'un sexe à l'autre.

Mais pour le reste, ils font de leur nature spécifique, qu'on appelle intelligence, un usage très insuffisant et fort perversi.

Les êtres humains se distinguent en effet de tels animaux, comme nous les avons nommés<sup>5</sup>, non par la seule intelligence, mais tout autant par les effets pervers de

---

<sup>5</sup> La précision de Landauer porte sur la dénomination par l'être humain d'une catégorie à laquelle il n'appartiendrait pas. Il s'agit ici de souligner l'arbitraire de cette séparation entre un règne animal et l'espèce humaine. S'il fait bien état de deux mesures différentes – entre animal et humain –, Landauer refuse de faire de cette distinction anthropocentrée un critère permettant de poser une différence fondamentale. Il rejoint en cela le continuisme de Pierre Kropotkine, développé dans *L'Entraide*, ouvrage dont Landauer avait proposé une traduction allemande dès 1908. Sur le rapport entre humain et animal chez Landauer, on pourra lire « Von der tierischen Grundlage », initialement paru dans *Die Weltbühne*, n° 27, 4 juillet 1918 ; reproduit dans *Der werdende Mensch*, Martin Buber (éd.).

l'intelligence : la bêtise et sa survivance traditionnelle. En aucune manière la bêtise ne saurait être simple défaut d'intelligence, simplement quelque chose d'absent, de négatif. Pour cette raison, il est également faux de dire que les animaux sont « bêtes » sous prétexte qu'il leur manque l'intelligence humaine. Il n'y a, au sens figuré, pas de vide dans la tête de l'homme ; cela doit vouloir dire qu'aucun humain ne souffre d'un défaut d'intelligence sans avoir autre chose à la place : nombre d'entre eux possèdent une sorte d'instinct, mais la plupart possèdent une bêtise tout à fait *véritable*<sup>6</sup> et positive.

Tout comme les fruits de la réflexion, du calcul et de la sollicitude des hommes se transmettent par la tradition, l'humanité possède de la même façon ses institutions d'une bêtise traditionnelle.

Que les hommes soient dans une situation à cause de laquelle des milliers de leurs frères sont sans abri dans le froid glacial, sans goût pour le travail ou sans possibilité extérieure de travailler, sans alimentation correcte, cela provient d'une bêtise transmise et exacerbée depuis des siècles. La bêtise saute encore plus aux yeux lorsque l'on voit les manifestations de charité que l'on oppose à ces horreurs : les jours des fleurs<sup>7</sup> en été, les fêtes de bienfaisance et les bazars de la bonne société en hiver, et les résultats stupides et cruels de ces attentions puériles : les asiles pour sans abris, les halles chauffées, les maisons de redressement et le tout dernier bâtard qui est tombé du tapis vert : la contrainte au travail<sup>8</sup>. Parmi des êtres humains qui, si cela se pouvait, [151] n'auraient absolument aucun amour, aucune honte et aucune estime de soi, simplement parmi des hommes d'intelligence, il se trouverait dans leur société dirigée par l'intelligence une contrainte au travail absolument naturelle, qui, comme chaque pan de la nature, a son endroit et son envers : à l'extérieur, la nécessité d'avoir prise sur le moyen de travail pour parvenir à subsister ; et à l'intérieur, le goût inné de l'organisme sain pour l'activation et la finition, à partir d'où le travail n'est de nouveau plus un simple moyen, mais bien une fin. Voici d'ailleurs le moment de remarquer qu'il ne peut naturellement pas y avoir de société simplement intelligente. Là où est l'intelligence véritable et saine se trouve aussi le plaisir sain ; et là où est le plaisir, l'enfant comme la femme et l'homme se cherchent

---

Potsdam, G. Kiepenheuer, 1921, pp. 40-49 ; traduit sous le titre « Du fondement animal » dans *La Communauté par le retrait et autres essais*, *op. cit.*, pp. 233-242.

<sup>6</sup> En français dans le texte.

<sup>7</sup> Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les *Blumentage* ou jours des fleurs étaient associés à une fleur particulière, dont la vente était assurée de façon massive au profit d'une œuvre de charité. Les marguerites, les bleuets et les églantines étaient ainsi associées à une cause.

<sup>8</sup> Le terme *Arbeitszwang* renvoie ici explicitement au marxisme. Dans son *Appel au socialisme* de 1911, Landauer cite en effet une proposition du *Manifeste Communiste* de Marx et Engels pour la critiquer : « Gleicher Arbeitszwang für alle, Errichtung industrieller Armeen, besonders für den Ackerbau ». Cf. *Aufruf zum Sozialismus*, *op. cit.*, p. 100. On trouve une autre discussion du terme dans l'article de Landauer « Zwangslogik und Arbeitszwang », paru dans *Der Sozialist* le 15 mars 1914, reproduit dans les *Ausgewählte Schriften*, *op. cit.*, band 3.2, « Antipolitik », pp. 210-214.

des camarades de plaisir ; et là où des semblables sont unis dans l'expression du semblable, là s'impose la connaissance de l'égalité dans toute variété et toute séparation, qui s'appelle amour. À la bonne intelligence se rapporte le bon amour, tout comme la méchanceté se déploie auprès de la bêtise.

Parmi des êtres humains sainement développés, la sollicitude, l'ordre et la communauté donnent toujours l'impression qu'il y a à l'extérieur une détresse, à laquelle répond et correspond de l'intérieur le plaisir, et que ce plaisir forge les institutions de l'amour et de la commune. Voilà pourquoi l'on commande dans ce monde fantastiquement beau qu'absolument rien ne soit un simple moyen : ce qui se produit est toujours fait avec plaisir, et dans l'économie de tels hommes, le moindre récipient devient œuvre d'art, car il n'est pas simplement créé pour satisfaire un besoin pressant, mais parce que la joie du travail se manifeste déjà dans tout objet et est en jeu dans tout objet. Dans une telle économie et une telle société, le travail, le jeu et le sport, les objets du quotidien, les ornements et les arabesques vont toujours de concert, et sont toujours prêts à se convertir les uns dans les autres dans les degrés les plus divers. [152]

De même dans une telle société, où le travail lui-même est inséparable du plaisir et de l'amour, il y aura des fêtes, où l'on oubliera tout ce qui concerne le boulot et où l'on s'adonnera à la joie et à la société simplement pour elles-mêmes, où la tendresse, le besoin du cœur, l'allégresse et l'exaltation ne seront plus associés au fait d'œuvrer d'une manière utile, mais au fait d'œuvrer d'une manière inventive, et où le travail deviendra danse, le projet tempête céleste, le plaisir béatitude. Vous avez en ce moment, vous, humains de ces temps modernes qui exhalent un doux parfum, vous avez par exemple votre commerce et vos ministères du chemin de fer. Mais vous avez tellement peu commencé et pensé jusqu'à maintenant à puiser dans ces faits tout ce qui y repose ! Vous avez des choses, des institutions, des inventions et des possibilités plus clinquantes, qui ne sont pas ce qu'elles sont, qui ne sont pas, plus qu'elles ne sont. Vous avez les chemins de fer, les télégraphes et les journaux : mais avez-vous les fêtes populaires, les fêtes de l'humanité, avez-vous, ne serait-ce que sur un lambeau de papier, un rassemblement véritable de la véritable humanité ? L'humanité vit dans vos inventions ; mais vous l'y avez enfermée, parce que vous ne la portez pas dans votre cœur, dans vos besoins, dans votre plénitude, parce qu'elle n'est pas conviée dans vos communes et vos rassemblements<sup>9</sup>. [153]

---

<sup>9</sup> Sans qu'il ne soit ici question d'esprit (*der Geist*, qui est un concept fondamental pour comprendre la pensée de Landauer), Landauer fait ici un constat qu'il reformulera trois mois plus tard dans « Die Botschaft der „Titanic“ » : « Quand l'esprit était là, la réalité manquait ; faudra-t-il maintenant que manque l'esprit là où est la réalité ? Il manquera aussi longtemps que l'humanité ne vivra pas dans les peuples, dans les communes, dans les cœurs et les

Quand absolument rien de vos grandioses inventions et possibilités n'existait encore, en ces temps primitifs et malfamés où l'on allait à pied, et tout au plus on attelait un cheval devant le charreton, alors tout ce que vous avez désormais emprisonné était vivant. Une simple église de campagne, dans laquelle se rendaient le dimanche les habitants de bien des villages, une place du marché dans une petite ville ou l'esplanade autour du vieux tilleul<sup>10</sup> du village ont plus vu de l'art, de la religion et de l'humanité que vous autres n'en pouvez produire avec tous vos appareils miraculeux, ânes que vous êtes, à la fois gardiens et misérables prisonniers en une seule personne.

Autrefois, les hommes posaient leur outil dans un coin et empoignaient l'arme ou le bâton pour se rendre au *Thing*<sup>11</sup>. Ils y discutaient des choses propres à la communauté, et toute leur envie excédentaire de travail s'écoulait alors dans les affaires publiques. C'est ainsi que s'assemblaient les communes villageoises et urbaines, que les délégués rendaient des comptes, que de nouveaux délégués étaient nommés, c'est ainsi que les têtes s'échauffaient, qu'il y avait de la querelle, de la fureur, de l'accord et de la délibération. Et c'était une affaire libre, publique : chacun défendait sa position et se tenait dans ses bottes avec droiture et sens de l'honneur, chacun pensait et œuvrait pour le tout commun.

Aujourd'hui ! aujourd'hui vous vous rendez, une fois tous les cinq ans, *au vote* ! Rien ne vous est proposé, pas une loi, pas un projet, absolument rien. Vous entrez dans l'isoloir<sup>12</sup> avec une enveloppe de scrutin officielle, y insérez délicatement un bulletin nominatif préimprimé, vous collez l'enveloppe, de façon à ce que personne ne voie ce que vous pensez et décidez, et jetez le pli dans un pot cadénassé. Ce qu'alors les hommes élus de cette manière ont à délibérer et comment ils se décident, cela ne vous regarde pas, vous n'y avez pas votre mot à dire. Et les hommes sont élus de la façon qui correspond à la majorité : quant au droit de la minorité à se séparer alors de la majorité, et à faire prévaloir ce qui lui est propre, ne serait-ce que par ce moyen follement perverti que vous appelez vote, ce droit n'existe pas. La majorité va tout les cinq ans dans l'isoloir pour abdiquer. Pas une fois la minorité n'a ce

---

têtes des individus ». Paru initialement le 21 avril 1912 dans le *Frankfurter Zeitung*, reproduit dans les *Ausgewählte Schriften*, *op. cit.*, band 3.2, « Antipolitik », pp. 195-200. Notre traduction (passage de la p. 199).

<sup>10</sup> Littéralement « tilleul du village », le *Dorflinde*, aussi appelé *Tanzlinde* (tilleul à danser), était le lieu coutumier des fêtes villageoises traditionnelles.

<sup>11</sup> « *Das Thing* » désigne le tribunal ou l'assemblée décisionnelle traditionnelle dans certaines sociétés germaniques du Moyen Âge.

<sup>12</sup> Le terme *Klosett*, aujourd'hui passé d'usage pour désigner l'isoloir, réapparaît quelques années plus tard, sous sa forme complète « *Wahlklosett* » dans l'*Appel au socialisme*. Il y est question du vote public défendu par Moritz von Egidy, dont Landauer semble se réclamer sur cette problématique. Cf. *Aufruf zum Sozialismus*, *op. cit.*, p. 127. Bien qu'absente de la plupart des dictionnaires contemporains, cette traduction semble plus convenable que le « voteur-klosett » proposé par Charles Daget pour « *Wahlklosett* », cf. *La Communauté par le retrait et autres essais*, *op. cit.*, p. 272.

droit : elle n'en a aucun. Le télégraphe<sup>13</sup>, c'est tellement clair comme le jour, porte en lui la vocation de rassembler des hommes séparés, pour leur donner la possibilité d'être en contact lors des prises de décision. Il sert aujourd'hui à ce que les hommes [154] apprennent, après que cette pantalonnade s'est produite, que celle-ci s'est déroulée dans toute l'Allemagne avec tels et tels résultats.

Et quelle agitation, quel caquetage tous les cinq ans autour de cet avorton ! Et comme s'installent toujours d'emblée la déception et le cafard, jusqu'à ce qu'au bout de cinq petites années la folie renaisse, encore et encore. Et quels mots n'ont-ils pas pour ces lâches simagrées, vides, serviles et bêtes au possible : bataille des urnes, victoire électorale, triomphe... c'est comme si des singes avaient revêtu leur peau brune d'une armure d'arsenal.

Les peuples de ces temps portent en eux beaucoup de bêtise, beaucoup de fadeur et beaucoup d'impudeur. Mais y a-t-il vraiment plus niais, plus barbant et plus plébéien que cela, qu'ils appellent le vote ?

---

<sup>13</sup> Cette vertu du télégraphe et sa capacité à rapprocher les êtres humains est l'objet principal de l'article « Die Botschaft der „Titanic“ », cité précédemment.